

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 20 (1882)
Heft: 13

Artikel: Le roi Gambrinus
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-186940>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

de vos goûts, de vos désirs, de votre volonté comme de votre santé.

Vous avez commandé un saumon, vous mangerez du turbot, par cette seule raison que, l'arrivée de ce dernier poisson ayant été considérable, votre cuisinière peut, sans invraisemblance, vous compter quinze francs ce qui lui en a coûté huit.

Soucieux de la pureté de votre beurre, vous le faites venir directement d'Isigny ; mais comme Mlle Catherine, qui a le sou du franc, tient essentiellement à retourner chez ses marchands, votre provenance directe rancira rien qu'en la regardant, et, rendu malgré vous au régime de la margarine, vous apprendrez à en faire vos délices.

Vous avez une faiblesse pour le café, mais, comme il agite trop violemment le système nerveux de la délicate personne que vous avez à votre service, il faudra vous faire à l'arôme de la chicorée, par lequel elle corrige les principes surexcitants du moka.

Passons sur certains désagréments subsidiaires : la trouvaille, dans un buffet, d'un sapeur ou d'un pompier ; ceci est de l'histoire ancienne, l'armée a considérablement perdu de son prestige auprès de la corporation du pot-au-feu ; mais nous avons plus perdu que gagné à son effacement dans ces cœurs inflammables ; le premier bouillon est maintenant réservé à quelque aimable jeune homme à casquette de soie, dont l'introduction dans votre domicile n'est pas toujours sans péril.

Après avoir parcouru ces lignes, nos lectrices éprouveront sans doute une douce joie en pensant que dans notre pays, où les cuisinières sont de vrais modèles de soumission, de sagesse et de bonté, nous n'avons pas à redouter de pareils inconvénients.

Un facteur dans l'embarras.

C'était dans l'hiver de 1871 ; une énorme couche de neige recouvrait la terre, et la petite maison de David G..., adossée contre un rocher sur la lisière du bois de Vernand, était complètement ensevelie. Heureusement que ses hôtes avaient suffisamment de provisions, et notamment un petit tonneau de vin nouveau qui leur faisait prendre en gaieté les rigueurs de la saison.

Le facteur de la localité avait depuis plusieurs jours un paquet adressé à son ami David, qu'il avait été dans l'impossibilité de porter à destination, aucun chemin n'étant ouvert de ce côté-là. Enfin, un froid glacial vint tout-à-coup congeler la neige et faciliter sa tâche. Il se met donc en route, tantôt glissant sur les pentes, tantôt enfonçant jusqu'aux genoux. Arrivé à l'endroit où se trouvait cette maison isolée, il ne put en apercevoir que l'extrémité de la cheminée, les portes et les fenêtres ayant disparu. Il allait revenir sur ses pas et remporter son paquet, lorsque tout-à-coup il lui vint une idée. Faisant un petit détour, il arrive sur le toit de l'habitation, se penche sur la cheminée et crie :

— Es-tu là, David ?...

— Oui, que je suis là, ... je déjeune.

— Eh bien, tiens, voilà un paquet qui vient de Lyon ; ... tu signeras au printemps.

Et, disant cela, il lance le colis dans le trou en-fumé.

Les couteaux coupent l'amitié.

Ce dicton est employé pour signifier qu'il ne faut jamais faire présent d'un couteau ni d'un objet coupant ou perçant, comme s'il y avait à craindre qu'une fatalité fût attachée à un pareil cadeau, et que la personne qui le reçoit dût s'en servir un jour contre celle qui le donne, ainsi que le font supposer plusieurs exemples tragiques, parmi lesquels on cite le fait suivant arrivé dans une buanderie :

« Un enfant, à qui son frère avait donné un couteau, l'en frappa au cœur dans une dispute, en présence de leur mère, occupée de son lessivage. Celle-ci, hors d'elle-même, se précipita sur le meurtrier et le fit tomber dans une cuve d'eau bouillante ouverte presqu'au niveau du sol ; puis elle se pendit de désespoir, et le père, rentrant chez lui, expira subitement à la vue d'un si grand désastre. »

Du reste, la superstition sur laquelle le dicton est fondé ne fait pas redouter seulement de sanglantes discordes, mais des infortunes plus ordinaires, comme l'infidélité, l'abandon et l'oubli. On sait que, pour conjurer le danger qu'un court à faire des présents de cette espèce, il faut exiger, en retour, quelque petite pièce de monnaie des personnes qui les reçoivent. Mais pourquoi une petite pièce de monnaie peut-elle empêcher les couteaux donnés de couper l'amitié ? — C'est, à ce qu'on prétend, parce qu'elle supprime le don, en y substituant l'échange dont elle est le gage.

Le roi Gambrinus.

Dans ce moment où les amateurs se régalaient de la bière de mars, on lira peut-être avec intérêt quelques détails de la légende de Gambrinus, regardé, en Allemagne, comme l'inventeur de la bière. Une vieille tradition lui donne pour père le roi allemand Marsus et pour épouse Isis ; on lui attribue aussi la fondation des villes de Cambrai et de Hambourg ; *Gambriuum* est en effet une des dénominations latines de cette dernière ville.

La tradition voulant qu'Isis ait été l'épouse de Gambrinus, il se pourrait très bien que celui-ci ait été initié aux mystères de la fabrication de la bière par Osiris, auquel Diodore de Sicile en attribue l'invention primitive.

Gambrinus jouit, chez tous les peuples dont la bière est la boisson habituelle, d'une incontestable popularité. L'Allemagne, la Suisse allemande, les pays scandinaves, l'Irlande, etc., se plaisent à rendre hommage à cet illustre bienfaiteur de l'humanité buvante. A Iéna et dans quelques autres villes universitaires de l'Allemagne, les étudiants élisent chaque année un *Bierkænig*, qui jouit de l'insigne honneur de pouvoir placer sa chaise immédiatement au-dessous du portrait de Gambrinus. Celui qui consomme le plus de bière est de droit appelé à la royauté « cervoisienne », et ce souverain, dont l'autorité est absolue, règle tout ce qui concerne la consommation des bières et le maintien du bon ordre dans le temple de Gambrinus.

Dans toutes les contrées où l'art de la brasserie est en honneur, le portrait du préteur roi belge fait partie du mobilier de l'estaminet. Malgré la variété de ces portraits, le type est toujours le même : c'est une figure de chevalier flamand du moyen-âge, orné d'insignes royaux ou ducaux, et qui tient dans ses mains une coupe de bière mousseuse. Des vers, dont voici la traduction, servent ordinairement de légende à ce portrait :

« Gambrinus étais-je nommé de mon vivant, roi de Flandre et de Brabant ; j'ai fait de l'orge le malt et j'ai imaginé d'en brasser la bière. C'est pourquoi messieurs les brasseurs peuvent dire, à bon droit, qu'ils ont un roi pour maître. Nous mettons au défi

» un autre corps de métier de nous montrer un patron
» pareil. »

Ces quelques lignes rimées subissent quelquefois des variantes ; mais Gambrinus reste toujours roi, duc ou comte de Flandre et de Brabant, et la fin de la légende fait toujours ressortir combien il est glorieux pour les brasseurs d'avoir eu pour maître un brasseur de cette importance.

Lo lutséran et lo pindzon.

On pourro villio lutséran,
Cadiquo, campin, bornican,
Qu'avái son nid dein 'na bornetta
D'on mouret de 'na tornaletta,
Sè lameintàvé tot solet
Dè cein que nion n'avái l'acquouet
D'allà lâi férè 'na vesita.
« Mè foudra don dein ma garita
Créva, se desái, coum'on bot,
Sein qu'on âma mè diésse on mot,
Sein qu'on osé mè vignè vairè,
Qu'aussè pedi dè ma misère ! »
Et pliorâvè coumeint on vé
Du lo grand matin quanqu'âo né.
On pindzon, osé charitablio,
Qu'oût remâofâ lo pourro diablio
Sein va trovâ cé pliornican :
— Qu'ai-vo don, vesin lutséran,
Po férè dinsè tant dè chetta,
Ai-vo perdu voutra chuetta ?
— Oh que na, ne su pas mariâ !
— Adon, qu'ai-vo tant à pliorâ ?
— C'est que su solet dein lo mondo.
Et lâi souffro, vo z'ein repondò !
— Lo crayò bin, mâ ditès-mè :
Petou què dè restâ solet
Porquiè, quand vo z'ira dein l'adzo
D'agottâ d'on bet dè mariâdzo,
N'ai-vo pas profitâ d'âo teimpo,
Et fè coumeint lè z'autrèz dzeins,
Que ne font pas tant dè manâire
Po sè trovâ 'na tsermalâire ;
Kâ vâidè-vo, fâ tant plési
Quand vint lo bio, qu'on pao sailli,
D'allâ, lè z'amis, lè z'amiès
Pequottâ lè mâorons, lè friès,
Et po clliâo dè voutre n'état
Attrapâ mouzet, rattès, rat ;
Et quand 'na galéza pernetta
No z'âme à la bouna franquette,
Sein papâi, ni pétabosson,
On fâ son bet d'accordâiron,
Que cein fâ veni la marmaille ;
Et l'est tot dzoïao qu'on travaille
Po nuri, soigni clliâo petiou,
Et qu'on lè gardè dâo petou.
Mâ assebin quand s'ein vint l'adzo
Et qu'on a dinsè son mènadzo
Lè villio sont frou dè cousons
Et allâigro què dâi tiensons ;
Kâ lè z'einfants baillont lo dzoïo,
Et jamé père dit : m'einnouïo.
— Ta, ta, ta ! fâ lo lutséran,
Vo z'ête onco bin boun'einfant
Dè crairè qu'adé cein va dinsè ;
Vo ne cognâitè pas la pince *
Dâi chuettes dè noutron teimpo,

* La langue, le babil.

Yô la plie bouna ne vaut rein.
Qu'aré-yo fé de 'na lurenâ
Fourrâïe adé tsi la vesena
Po jacassi, po cancanâ
Et que m'arâi tarabustâ ;
Qu'arâi volliu portâ lè tsaussè
Que l'arâi don faillu que y'aussè
Dâo grabudzo pè la mâison.
Na, na' bravo monsu pindzon,
Trâo vito y'aré reindu l'âma
Et quoui sâ bin pou se madama
N'arâi rein onco décutsi ;
Vo dio : le m'arâi fé chetsi.
Et s'avé z'u dè la marmaille,
N'aré z'u què dè la racaille,
Kâ lè z'einfants petits et grôs
Ne sont què dâi crouïo crapauds,
Que ne diont jamé que dâi meintès
Et n'ont, lè sorciers, què dâi feintès
Po no trompâ, no dépelhi ;
Lâo tardè dè no vaire ào lhi
Que sert dè gâre ào cemetire
Po poâi rupâ la tire-lire.
Ora po dâi z'autro pareint
Se y'ein é, ma fâi n'ein sé rein ;
Dein ti lè cas lâi tigno diéro,
Kâ c'est dâi dzeins po l'ordinéro
Que vo z'amont po voutron bin,
Et se vo traitont dè cousin
Ein vo faseint galé vezadzo,
L'est pè rapport à l'héretadzo
Qu'on pao laissi. Râva por leu !
— N'ont pas ti dinsè crouïo tieu,
Repond lo pindzon, mâ vo vâidè
Lo mau pertot et pi vo crâidè
Que n'ia dâi brâvès dzeins nion-cein ;
Vo vo trompâ, kâ n'est pas cein ;
Y'a portant dâi z'amis vretablio.
— Dâi z'amis ! vaillont pas lo diablio !
Dein lo teimpo, y'ein é cognu dou
Qu'etiont l'on dè l'autro tot fou ;
Eh bin, on dzor, por onna ratta,
A coups dè bec, à coups dè patta,
Sè sont tant bin rolhi, taupa,
Que y'ein a ion qu'ein est crêvâ.
Vouaiquie lè z'amis : c'est la guerra !
Na, n'a nion dè bon su la terra ;
Fenna, pareint, amis, eïfant,
Tot cein c'est dè la barbadjan.
— Coumeint vo traitâ dâi seimblablio !
Mâ, ditès-mè, faut être amablio
Por étrè payi dè reto.
Et cosse sâi de eintré no :
Vo n'ai jamé du la jeunesse
Amâ cauquon ? — Na, lo confesse.
— Dein cé cas, ne vo plieindè pas
Se nion ne vint vo consolâ ! G. C. D.

Choses et autres.

Il est huit heures du soir ; maman procède à la toilette de nuit de ses deux petits garçons, Paul et Marcel. Ce dernier s'est glissé le premier sous la couverture et a pris possession du beau milieu du lit.

— Eh bien, tu ne te gênes pas, toi, quelle place vas-tu laisser à ton frère ?

— Les deux côtés, maman.